

GISELA ENDERS

J'ARRÊTE DE TRAVAILLER !

LES CLÉS DU FRUGALISME



ÉCONOMIE



éditions
Yves Michel

Gisela Enders

traduction de l'allemand de Sophie Taam

J'arrête de travailler !

Les clés du frugalisme



5, allée du Torrent – 05000 Gap – France

www.yvesmichel.org

Collection économie

Titre original : Finanzielle Freiheit

© Gisela ENDERS, 2017, First published by Books on Demand,
Norderstedt, pour la version originale en allemand

© 2019 éditions Yves Michel pour la version française
Tous droits de reproduction réservés
pour tous pays francophones
Traduit de l'allemand par Sophie Taam

Illustrations couverture : Jacob Lund
Montage couverture : Oreka graphisme
Mise en page : SIR
Impression et façonnage : xxx
Imprimé en France

Dépôt légal : avril 2019
ISBN : 978-2-36429-130-0



5, allée du Torrent – 05000 Gap – France
www.yvesmichel.org

Sommaire

Préface	7
Pourquoi aspirer à la liberté financière ?	9
Le travail est-il le but de notre vie ?	15
En a-t-il toujours été ainsi ?.....	15
Le chômage serait-il la solution ?	17
Quid du revenu minimum universel ?	18
Que ferais-je si je n'avais plus besoin de travailler ?...	20
Comment vivaient nos ancêtres ?.....	21
Travailler, ce n'est pas seulement gagner de l'argent.....	22
À quoi ressemblerait une vie idéale ?	23
Que ferais-je si l'argent n'était plus un mobile ?.....	23
Comment atteindre la liberté financière ?	26
La voie vers la liberté financière	29
Épargner autant que possible	30
Un petit guide de l'investissement	31
Les revenus passifs	34
Faciliter le processus en choisissant le bon lieu de résidence	35
La consommation ne nous y mènera pas	36
Paie-toi du temps, tout simplement !.....	37
Diminuer son train de vie	39
Logement	39
Voiture.....	40
Vacances onéreuses.....	41
Loisirs	41
Les habitudes qui coûtent cher	42
Les règles du 752 et 173, quèsaco ?.....	43
La force des habitudes	43

À partir de quel moment puis-je décréter que je suis libre financièrement ?	46
Pourquoi travailler alors qu'on n'en a plus besoin ?	48
Les entretiens	52
Mes interlocuteurs – différences et points communs...	52
Melanie collectionne les appartements	53
Liberté trilingue avec deux enfants	61
Monika a atteint la liberté financière depuis quatre ans	97
Christian – riche grâce à l'immobilier	115
Lars et ses passions toutes récentes	126
Alex – réaliser ses rêves dans sa jeunesse	136
Brandon – jeune retraité de 33 ans	145
Dagmar et Norbert – c'est moins cher de vivre à l'étranger	154
Jakob – sans enfant, on peut faire beaucoup de choses	162
Sur la voie de la liberté financière	171
Nico – quand finance et félicité font bon ménage	171
Mr RIP entre l'Italie et la Suisse	176
Convoler vers l'autosuffisance financière	181
Une vie luxueuse en dessous du seuil de pauvreté	185
Marco – le minimaliste	188
Une mère avec ses enfants en route vers la liberté financière	191
Conclusion	195
Liens vers des modèles français	197

Préface

La liberté financière ? C'est quoi, au juste ? Des gens riches qui ne manquent jamais d'argent ? Évidemment, c'est l'une des définitions possibles. Mais ce n'est pas celle qui correspond aux individus qui s'expriment dans ce livre. Certes, il n'existe pas de définition vraiment établie de la liberté financière, mais toutes ces personnes ont en commun de ne plus être obligées de travailler pour de l'argent. Et générer, par des stratégies personnelles – souvent des placements – assez de revenus pour subvenir à leurs besoins. Néanmoins, beaucoup d'individus financièrement libres travaillent encore, la plupart ont un train de vie modeste et sont invisibles dans la société. On peut ainsi proposer une autre définition, qui vient compléter la première : concevoir sa vie de telle sorte que l'argent est utilisé avec parcimonie.

Au cours de mes recherches pour mes interviews, j'ai assez vite remarqué qu'il est relativement facile de trouver des gens aspirant à la liberté financière. En particulier sur Internet, on tombe sur une pléthore de blogs dans lesquels les individus décrivent leur stratégie, leurs désirs et leur chemin. Il est moins aisé de trouver des gens qui ont déjà atteint ce but. Ils s'exposent beaucoup moins et ne sont pas reconnaissables à des signes distinctifs ostentatoires. Pour les dénicher, j'ai dû chercher à tâtons, et en outre, ils n'ont pas tous accepté de m'accorder un interview pour un livre. Je suis d'autant plus reconnaissante à ceux qui m'ont parlé et m'ont permis de plonger au cœur de leur vie et de la voie qu'ils ont suivie pour y parvenir. Cela prouve que même si l'on n'est plus obligé de travailler, on doit chercher sa voie. Elle n'est pas toujours facile, parfois, elle est simplement différente. Mais en tout cas, elle offre d'autres

pistes et alternatives. Pour beaucoup de gens, ne plus devoir travailler représente un pas significatif vers la liberté.

J'espère que ces entretiens constitueront une source d'inspiration, qui vous poussera peut-être à remettre votre vie en question, à réfléchir aux aspects spécifiques de cette liberté, applicables dans votre propre quotidien, et à évaluer si vous êtes prêt à en payer le prix. Le prix, pour la plupart, c'est un mode de vie très économe, ainsi que des investissements avisés et audacieux. Plutôt simple a priori, pourtant, peu de gens s'y engagent dans les faits.

Pourquoi aspirer à la liberté financière ?

En général, nous grandissons dans un cadre de valeurs implicite. Qui inclut une représentation de notre éducation et de notre carrière. Normalement, cela consiste en dix à treize années d'école, puis deux à six années d'études supérieures ou de formation en tant qu'apprenti, puis un ou plusieurs postes salariés au cours de la vie active. Enfin, à soixante-trois, soixante-cinq ou sept ans, arrive le repos bien mérité de la retraite. Cependant, ces dernières années, voire ces décennies, cette image « d'une existence normale » n'a cessé de s'effriter. Au début de ma vie active, je rencontrais encore, dans des entreprises de taille relativement importante, des individus qui fêtaient leurs trente ou quarante années de carrière chez le même employeur. Par la suite, certaines de ces entreprises ont été rachetées, et j'ai été le témoin de l'« éjection » de collaborateurs de longue date. De nos jours, c'est devenu la norme. Il est très rare de commencer sa carrière chez un employeur et d'y rester jusqu'à sa retraite. Ce n'est même plus envisageable. Ni réellement séduisant d'ailleurs. Puisque la soi-disant sécurité d'un emploi stable n'est plus garantie, on n'est pas obligé de vendre son âme à un employeur unique. À la place, la plupart des jeunes sont désormais rompus à des relations professionnelles et des contrats de travail à durée déterminée. Le travail évolue, en même temps que la valeur qu'on lui confère globalement. Certains réagissent en se mettant farouchement en quête de postes stables pourvus de garanties. Si possible à durée indéterminée. En contrepartie, ils sont prêts à accepter énormément de compromis sur les conditions, le contenu et la charge de travail. D'autres tentent

leur chance dans l'entrepreneuriat et renoncent à la présumée sécurité.

À travers mon activité de coach, je croise toutes sortes de gens. Je suis parfois fascinée par le niveau de stress et de pression que les individus, les salariés en particulier, sont capables d'endurer. Ils sont comme prisonniers de ce système de travail et de la vie qu'ils se sont construite sur cette base. Elle génère des frais, par conséquent, le travail ne peut être réduit, et encore moins supprimé. Car les frais doivent être payés, quoi qu'il arrive. Les revenus et dépenses tanguent en permanence dans un numéro d'équilibriste périlleux. Dans le meilleur des cas. Car j'ai aussi affaire à des personnes pour lesquelles les dépenses s'accroissent plus vite que les revenus. Pas étonnant, dans ces conditions, que la pression augmente pour garder son job à tout prix. Chez mes clients indépendants, je perçois également une énorme pression. Souvent, les tarifs et les prix dans la phase de démarrage sont indexés au niveau de vie. Si le but est d'atteindre 6000€ mensuellement, cela représente 60 heures à facturer au prix de 100€. Il est alors logique que la pression monte s'il n'y a pas assez de clients susceptibles de payer. Et ainsi, se met en place un cercle vicieux stressant : le client sent qu'on a instamment besoin de lui. Mais aucun client n'a envie d'être la bouée de sauvetage de quelqu'un d'autre, ce qu'il veut, c'est choisir librement la prestation adéquate au moment opportun. Sans obligation et sans mauvaise conscience si, par la suite, il change d'avis pour une raison X ou Y. Pour ne pas se retrouver en porte-à-faux, il s'abstient dès le départ de commander la prestation, ou, plus tard, sentant inconsciemment la pression, prend la fuite.

Pour être honnête, je dois préciser que je suis exclusivement confrontée à des personnes qui ont un problème. On ne paie pas un coach pour lui dire qu'on a un super employeur et qu'on adore son boulot, et on ne suit pas non plus de formation pour créer ou consolider une entreprise si elle marche déjà du tonnerre. Je considère donc mon angle de vision avec circonspection. Il existe aussi, sans aucun doute, des tas de gens qui aiment leur travail salarié ou qui gagnent très bien leur vie en tant qu'indépendants, avec des missions qui les satisfont

pleinement. Ceux-ci n'en croiront probablement pas leurs yeux lorsqu'ils découvriront le groupe d'individus que je vais maintenant évoquer.

Car voilà, il existe un petit nombre de personnes qui ont choisi une approche radicalement différente. Qui ont pris une retraite précoce, si précoce d'ailleurs qu'on ne peut même plus parler de retraite. Qui modèlent leur vie d'une manière qui s'écarte résolument de la conception normale qu'en ont la grande majorité des gens. Côtayer ces individus financièrement libres m'a littéralement fascinée. J'ai fait la connaissance de Monika lors d'une rencontre de femmes sur le thème de l'argent, on la retrouve abondamment dans le livre par la suite. En sa compagnie, je suis partie à l'été 2016 à Budapest, pour un symposium avec d'autres blogueurs de finance. Là, j'ai eu le privilège de rencontrer des gens qui, d'un côté, vivaient très modestement, mais de l'autre, poursuivaient l'objectif d'abandonner leur travail salarié bien plus tôt que la moyenne. Il y avait Monika, qui a réussi à atteindre son but et, à quarante-cinq ans, couvrait ses dépenses quotidiennes grâce au rendement de ses investissements. Comparée aux autres, elle était à la traîne. Brandon, par exemple, à peine âgé de trente-trois ans, avait programmé le grand saut pour le mois suivant. Et Emma et Robert, eux aussi dans la trentaine avec deux enfants, l'avaient déjà accompli. Palpitant. À cette occasion, j'ai remarqué que je butais très rapidement sur les limites de mes représentations. S'arrêter de travailler, tout bonnement ? Et faire quoi, alors, de ses journées ? Où puiser de la reconnaissance ? En tant que coach, je suis toujours ravie de pouvoir accompagner des individus ; lorsque, grâce au travail qu'ils ont effectué avec moi, ils parviennent à percevoir leur vie sous un angle totalement inédit, ce qui permet souvent des changements absolument incroyables. Ceci, je ne le fais pas seulement pour de l'argent, mais parce que cela donne un sens à ma vie. Même mes postes précédents, encore salariés, je les appréciais. Quoique, à la réflexion, je dois tempérer cette affirmation. Ce n'est certainement pas pour rien que je démissionnais régulièrement. Pour mon premier poste en CDI en tant que manager d'une association de jeunes, c'est moi qui ai initié la rupture. À un moment donné, je me

suis sentie trop âgée pour cette association. Qui m'a prise de court, du reste, en embauchant pour me remplacer une femme qui avait quatre ans de plus que moi. Voilà de quoi mettre à mal les idées reçues à propos de l'âge. Mais ceci est une autre histoire. J'ai enchaîné dans une association pour la défense de l'environnement. Par conséquent, une activité avec des « gens bien ». Néanmoins, après seulement cinq ans, j'en ai eu assez. Je m'ennuyais. J'en avais ma claque des réunions inefficaces, des collègues démotivés, et la résolution des problèmes ne suscitait plus en moi l'enthousiasme indéfectible de mes débuts. Il m'est alors apparu évident que je serais confrontée chez d'autres employeurs à des problématiques similaires. Que changer de poste ne réglerait rien. Il ne me restait plus qu'à sauter le pas vers le statut d'indépendante, ce que j'ai fait. Avec, chevillée au cerveau, le préjugé de devoir travailler à outrance en tant qu'indépendante. Probablement plus qu'en tant que salariée. Au début, je faisais mentalement le décompte de mes heures. Par la suite, j'ai laissé tomber, car qui allait me demander des comptes de toute façon ? À l'occasion, je vérifie mes rentrées d'argent mais je préfère me concentrer sur mes séances de coaching, et sur les progrès et signes d'évolution chez mes clients. Lorsque j'écris mes livres ou des articles sur mon blog, mon critère est soit le nombre d'exemplaires vendus, soit le nombre de vues. Toutes ces données constituent la « valeur de mon travail ». Pas uniquement l'aspect financier, mais les réactions et retours où je puise motivation et reconnaissance. Comment peut-on y renoncer ? Juste parce qu'on a assez d'argent ? Au début, je trouvais cela inconcevable.

Raison de plus qui m'a poussée à enquêter sur les motifs et schémas de pensée des individus financièrement libres. Les retrouve-t-on tous à se prélasser sur la plage sous les cocotiers ? Ont-ils de l'argent à ne plus savoir qu'en faire ? À Budapest, j'ai connu mes premières surprises. Les personnes financièrement libres paraissent très économes. Sinon, elles n'auraient probablement jamais pu épargner assez d'argent pour atteindre l'autosuffisance financière. Lors de notre première visite de la ville, nous sommes arrivés devant un restaurant fast-food. L'un d'entre eux y était déjà allé et a dit : « Hé, dedans, il y a une

fontaine à eau, où on peut remplir nos bouteilles. Et si on trouve par hasard le code sur un ticket, on pourra aller aux toilettes. » Ainsi, quinze personnes ont déboulé dans le fast-food. Elles sont toutes allées aux W.-C., ont rempli leur bouteille d'eau et sont reparties. Sans avoir dépensé un centime dans le restaurant. Et ainsi de suite pendant quatre jours. J'avais changé 200€, ce que je dépense en général pour quatre jours dans une grande ville européenne. À la fin, il m'en restait 120. Les individus financièrement libres vont rarement au restaurant et dépensent globalement peu d'argent. Est-ce que cela a gâché quelque chose ? Pas vraiment. Si cela n'avait tenu qu'à moi, je me serais octroyé un peu plus de luxe, mais j'ai indéniablement passé quatre jours fort agréables.

Ceci dit, pourquoi tous ces gens aspiraient-ils à une vie sans travail ? Tous, sans exception, ne pouvaient s'imaginer avoir un travail salarié pendant une vie entière. Ils avaient vécu trop de mauvaises expériences. Pas des expériences particulièrement horribles. Juste des moments avec trop de pression, pas assez de reconnaissance et, en sourdine, le sentiment de devoir mener des réunions et effectuer des tâches dépourvues de sens. J'ai trouvé la réflexion de Jill intéressante. Jill est écossaise, médecin, et elle adore son travail. Pourtant, elle a pu tirer profit des rêves de liberté financière de son mari, Brandon. À savoir, le facteur d'indépendance. Elle a raconté son expérience, très révélatrice. Une négociation avec le chef de clinique. Elle avait un peu d'argent de côté. Assez pour s'en sortir confortablement quelque temps sans son poste. À ce moment-là, elle souhaitait prendre un congé de trois mois pour voyager avec son mari. Voici comment elle relate sa négociation : « Cela change tout, si on doit supplier ou si on informe simplement son chef de ses projets en lui disant : "On verra si je peux ensuite réintégrer mon poste... ou pas. Mais je vais partir dans tous les cas". » En définitive, le chef a tout fait pour la reprendre.

Je savais déjà, bien entendu, qu'un matelas financier procure une certaine liberté. Cela s'applique aussi à moi. Actuellement, mon épargne – sur laquelle je compte aussi pour ma retraite – suffirait à couvrir quelques années environ. Évidemment, je ne puise pas dedans, en règle générale. Je la garde pour ma retraite.

Mais je suis contente qu'elle existe et que je puisse m'en servir exceptionnellement, le cas échéant. Car parfois, il y a moins de clients pour le coaching et parfois, dans le cas des programmes publics, il peut s'écouler un an avant que l'argent atterrisse sur mon compte en banque.

Mais arrêter complètement de travailler ? Et faire quoi alors ? Eh bien, sur ce point, mes interlocuteurs ne tarissaient pas d'idées. Elles seront exposées en détail lors des interviews qui suivent. J'ai vite compris qu'il ne s'agissait pas uniquement de passer ses journées sur le canapé. Même si ça en faisait partie. Parallèlement au farniente, j'ai entendu quantité d'idées de projets. Beaucoup ont des blogs, organisent des rencontres, aident d'autres gens et poursuivent un tas de pistes différentes. Pas forcément avec l'intention de générer de l'argent dans l'immédiat. Juste curieux de pouvoir expérimenter de nouvelles choses.

En définitive, ce que les personnes financièrement libres s'achètent, c'est du temps. Du temps qu'elles peuvent employer comme bon leur semble. Elles l'utilisent en partie pour gagner de l'argent, mais pas nécessairement. Ce qui compte, c'est de ne plus devoir faire quelque chose imposé par quelqu'un d'autre. Dans cette optique, il ne s'agit pas d'argent *per se*. L'argent ne représente qu'un moyen. Ce que mes interviewés « se paient », c'est du temps et de la liberté individuelle.

Le travail est-il le but de notre vie ?

Notre vie, oui, notre identité tout entière est façonnée par le travail. La plupart ne disent pas : « J'exerce telle ou telle activité, ils le formulent très clairement : "Je suis..." ». Notre identité est définie en priorité par notre travail. Et si l'activité joue un rôle, il ne faut pas oublier le titre. Et le zèle avec lequel nous acceptons les responsabilités et notre soi-disant indispensabilité. Par conséquent, beaucoup de gens ne peuvent envisager de travailler à mi-temps. Ils doivent être joignables en permanence. Et souvent bien au-delà des trente-cinq ou trente-neuf heures contractuelles.

En a-t-il toujours été ainsi ?

On a souvent l'impression que le système de nos vies laborieuses a toujours existé tel quel. Et restera immuable. Parce qu'on ne peut rien imaginer d'autre. J'ai fait ma petite enquête pour savoir si on a toujours travaillé de la sorte. Un simple coup d'œil du côté de mes aïeux me révèle une autre histoire. Du moins pour nous les femmes, les choses ont fondamentalement changé ces cinquante dernières années. Nous avons le droit de travailler. Mais pour beaucoup, ce *droit* s'est transformé en *obligation*. Cependant, regardons un peu plus loin dans le passé. Il semblerait que le monde ait toujours été divisé en deux catégories. Certains travaillaient, d'autres pas. Mais cela s'est développé progressivement. Il y a des millénaires, les humains s'affairaient, les hommes à la chasse et les femmes à la cueillette.

Ils se nourrissaient de gibier et de fruits. Le salaire était payé en lapins ou, selon, en poignées de baies. Si cela ne suffisait pas, il fallait travailler un peu plus. S'il y en avait trop, on réunissait la communauté et partageait le surplus. Il me semble peu probable que quelqu'un ait cogité à l'époque sur l'équilibre Work-Life. Puisqu'on ne passait pas ses journées entières à chasser ou faire la cueillette, on disposait, de fait, de beaucoup de temps libre. C'était normal, et personne n'y a sans doute jamais réfléchi.

Dans la Grèce ancienne ou la Rome antique, le travail était considéré comme vil et sans valeur, et un citoyen devait l'éviter autant que faire se peut. L'homme civilisé discutait, philosophaît, négociait, peut-être concluait-il des contrats ? Les besognes fatigantes, répétitives, étaient effectuées par les esclaves, car le travail en soi était jugé pénible, inintéressant et une entrave à la vraie vie. La vraie vie, décidément, ne s'identifiait pas au travail, elle consistait à perfectionner son corps et son esprit.

Alors, à quel moment le travail est-il apparu comme une activité gratifiante ? A-t-il été introduit par les chrétiens ? Non, ce n'était pas eux. Car les premiers chrétiens considéraient le travail d'une manière plutôt négative. Le joug du travail, qui a été imposé par Dieu à Adam, est clairement perçu comme une punition. Cela s'est quelque peu atténué pendant le Moyen Âge. En Angleterre, des moines assimilaient le labeur manuel à une forme de prière physique. Tant que les corvées ne les empêchaient pas de prier, les moines n'y voyaient pas d'inconvénient. À l'époque de la Renaissance, même si l'on établissait encore une distinction de taille entre le travail physique et intellectuel, l'artisanat revêtait une importance croissante et il était très estimé. Pourtant, les artistes n'effectuaient pas toutes les tâches eux-mêmes. Ils concevaient et posaient les premières pierres pour l'œuvre d'art. Mais la réalisation du travail était tenue pour moins prestigieuse et moins sacrée, et elle était déléguée à des « sous-hommes ».

Tout cela a changé avec Martin Luther et Johannes Calvin. Bien entendu, pas d'un coup, mais ce sont eux qui ont posé les premiers jalons. Ils ont défini le travail comme une vertu, conférée à chacun par Dieu ou susceptible de gagner ses faveurs.

Les puritains ont emmené à travers l'Atlantique, jusqu'à l'Amérique, leur éthique protestante du travail. Benjamin Franklin l'a également adoptée sous une forme plus séculaire, et il a, entre autres, propagé le dur labeur comme mérite humain individuel. Au début, l'emploi sous contrat n'était perçu que comme un passage obligé. Il permettait d'épargner de l'argent pour d'autres objectifs. Par exemple, acheter un bout de terrain ou créer sa propre affaire. La satisfaction provenait de l'autonomie. Mais avec l'industrialisation, ces opportunités se sont raréfiées, car on avait besoin d'une quantité croissante de travailleurs. Les employeurs avaient tout intérêt à garder bien sagement leurs ouvriers à l'usine pendant leur vie entière. Le prestige du travail artisanal et des activités indépendantes s'estompa et, à la place, l'emploi dépendant sous contrat salarié devint progressivement la norme.

Aujourd'hui, nous vivons encore dans un monde fortement imprégné de cette éthique protestante du travail. Elle n'est quasiment jamais remise en question, bien que les raisons initiales protestantes ne fonctionnent plus comme source de motivation. La conception que notre travail nous attire les bonnes grâces de Dieu nous est désormais étrangère, et je doute que beaucoup de gens s'acharnent dans leur bureau en espérant une récompense dans l'au-delà. Nous travaillons simplement parce que tout le monde le fait et parce que nous voulons être en phase avec notre société de consommation. En outre, il y a la question de l'identité : c'est juste plus cool de pouvoir dire à une soirée qu'on est cheffe d'entreprise, avocate ou bien pompier.

Le chômage serait-il la solution ?

Beaucoup de personnes sont pourtant exclues de ce processus consistant à vendre son temps de vie en échange d'argent et de statut. Malheureusement, elles sont rarement en état d'apprécier cette situation. Notre société est obsédée par le travail rémunéré. Seuls ceux qui mettent à disposition leurs huit heures quotidiennes peuvent escompter la reconnaissance sociale, la rétribution qui en découle, l'estime et l'appartenance. Le chômage est un repoussoir renforçant les angoisses des autres, qui ne veulent

surtout pas y « tomber » un jour. Ils s'accrochent d'autant plus à leur travail, aussi dépourvu de sens, éreintant, voire préjudiciable à la santé soit-il.

J'ai rencontré quelques exceptions de-ci de-là parmi les chômeurs de longue durée. Celui ou celle qui a réussi à se construire un schéma de pensée adéquat et une épaisse carapace pour les entretiens à l'agence pour l'emploi peut vivre une existence relativement libre, sans la reconnaissance sociale traditionnelle, malheureusement, mais avec du temps pour satisfaire sa curiosité personnelle, monter des projets et s'occuper de ses enfants, ou bien d'enfants d'autres parents qui se consacrent à leur travail rémunéré. Ces personnes représentent néanmoins une infime minorité parmi les milliers d'allocataires des aides sociales. En règle générale, l'humiliation d'être exclu entache la vie quotidienne et l'on se considère soi-même comme un raté.

Quid du revenu minimum universel ?

Je suis curieuse de savoir si j'assisterai de mon vivant à l'introduction d'un revenu minimum universel en Allemagne et en Europe. Non pas parce que je ne veux plus travailler, mais parce que je constate à quel point le travail est en train, et va continuer, de changer. À cause de la robotisation et de l'informatisation des tâches, l'investissement dans le travail que doivent fournir les individus pour produire le même bien ne cesse de diminuer. Si l'on ne veut pas produire de plus en plus d'objets dont les consommateurs n'auront pas besoin, il va falloir s'adapter. Le revenu minimum universel pourrait être une solution. Selon moi, il modifierait fondamentalement la donne concernant le travail. Je serais vraiment curieuse d'en être le témoin. J'aimerais bien savoir, par exemple, si un contremaître de ma connaissance qui se plaint constamment de son boulot démissionnerait. Car je pense qu'en examinant son activité d'un peu plus près, il y découvrirait aussi beaucoup d'aspects qui en valent la peine. Peut-être négocierait-il avec sa supérieure pour ne travailler que les lundis, mercredis et vendredis dans l'atelier. Et avoir une deuxième personne pour les autres jours. Il nous faudrait certainement dépenser plus d'argent pour des activités

importantes, comme l'éducation des enfants à la maternelle, ou les soins prodigués à notre vieille grand-tante en maison de retraite. Car il y aurait vraisemblablement beaucoup moins de femmes prêtes à accepter d'exercer ces métiers éreintants pour le salaire de misère proposé à l'heure actuelle. Pour compenser, se développeraient peut-être des initiatives solidaires entre voisins, qui pourvoiraient aux besoins des personnes dépendantes. Non pas pour faire du profit, mais par altruisme. En effet, avec un revenu minimum, les gens pourraient se consacrer à cette activité simplement parce qu'ils l'estiment importante.

Aujourd'hui, on manque encore cruellement de recherches prospectives sur l'évolution du travail. À mon avis, on aura de moins en moins besoin du travail salarié. Car, à cause de la robotisation, les offres d'emploi sont vouées à diminuer. Nous devons alors nous mettre en quête d'une autre identité et de nouveaux objectifs existentiels. Notre identité, en particulier, sera certainement beaucoup moins liée au travail que jusqu'à présent. Peut-être que – ou justement parce que – le temps deviendra la véritable monnaie d'échange pour l'humanité. Beaucoup de gens se demandent ce qu'ils peuvent faire avec autant d'argent si, pour le gagner, ils doivent travailler soixante heures par semaine, voire plus. Où est la qualité de vie là-dedans ? Elle n'existe que si nous avons aussi du temps. Du temps pour nos activités personnelles et du temps pour ne rien faire.

La plupart des individus financièrement libres vivent avec des montants similaires à ceux du revenu universel. Avec la différence qu'ils ne le perçoivent pas de l'État, mais le génèrent des retours de leurs investissements immobiliers ou mobiliers personnels. Il en résulte qu'ils couvrent ainsi leurs dépenses de base. Comme la majorité entretient un mode de vie très frugal, ce revenu minimum suffit pour qu'ils ne soient plus obligés de travailler. Du moins pas comme salariés, pas constamment et pas à plein-temps.

Que ferais-je si je n'avais plus besoin de travailler ?

Lorsque je parlais de mon projet de livre, c'était la première question que l'on me posait, celle de l'absence d'emploi. Parfois avec curiosité, parfois de manière agressive. Je me suis toujours demandé pourquoi ? en particulier quand les gens avaient une violente réaction de rejet. Et je suis toujours incapable de l'expliquer précisément, même aujourd'hui. Peut-être que le concept de devoir travailler dans la vie est si profondément ancré en nous que la seule perspective d'y couper constitue une provocation. Peut-être que cela effraie, parce qu'on ne sait plus ce que l'on ferait de tout ce temps. On appréhende alors l'ennui et la perte de sens. Je ne sais pas exactement. Mais ce qui est certain, c'est que cette problématique est lancinante pour beaucoup de gens. Que faire quand on ne travaille plus ?

Ceci dit, cette question ne se pose absolument pas pour les individus qui sont déjà en route vers la liberté financière. Au contraire. Pour eux, le temps sans emploi représente la terre promise. Non pas parce qu'ils veulent passer leur temps assis sur le canapé à regarder la télé. Il y a beaucoup de projets de voyager, retaper des fermes, tenir un blog ou écrire un livre. Les questionnements surgissent surtout parmi ceux qui ne se sont jamais penchés sur le sujet. Et ne souhaitent pas le faire. Pourquoi ? Je suppose que ce rejet vient du fait que l'on investit beaucoup d'énergie dans sa vie professionnelle au quotidien. Et voilà quelqu'un qui, brusquement, s'en retire. Juste comme ça. Pour écrire un livre. En toute tranquillité. Faire pousser des légumes dans son potager. Oui, cela peut susciter de la jalousie

Gisela Enders

J'ARRÊTE DE TRAVAILLER !

LES CLÉS DU FRUGALISME

Traduction de l'allemand de Sophie Taam

Et si l'on organisait son temps et sa vie de façon à atteindre une indépendance financière, quitte à accepter certains renoncements ?

Les médias français ont commencé à évoquer ce « mouvement », le frugalisme, qui connaît un succès certain en Allemagne. La notion est dans l'air du temps : cela consiste à prendre une retraite ultra-précoce, dès trente ou quarante ans, en s'assurant une indépendance financière par divers moyens. La clé consiste à sortir de la société de consommation grâce à un mode de vie très frugal.

Le travail évolue, de nos jours, et en parallèle, la valeur qu'on lui accorde. À la différence de ceux qui recherchent des postes stables pourvus de garanties, et qui sont prêts à accepter énormément de compromis sur les conditions, certains refusent ce deal et organisent leur vie de façon à s'affranchir de tout lien de salariat.

Il s'agit d'organiser sa vie et son travail en toute indépendance : « Ceci, je ne le fais

pas seulement pour l'argent, mais parce que cela donne un sens à ma vie ».

En définitive, ce que les personnes financièrement libres s'octroient, c'est du temps. Du temps qu'elles peuvent employer comme bon leur semble. Ce qui compte, c'est de ne plus devoir faire quelque chose d'imposé par quelqu'un d'autre. L'argent ne représente qu'un moyen.

Dans cet essai-document sur le frugalisme, livre-enquête étayé par des témoignages, Gisela ENDERS aborde la question du Revenu Universel, en faisant des parallèles et des distinctions avec l'indépendance financière telle qu'elle la présente ici. C'est le premier livre à synthétiser analyse sociologique et guide pratique en un cocktail particulièrement réussi et passionnant.

Gisela Enders est née en 1967 à Brühl (Rhénanie du Nord Westfalie); elle fait partie de ces essayistes allemands récents à la pensée originale (comme Giulia Enders, avec Le charme discret de l'intestin, ou, bien Peter Wohlleben et La vie secrète des arbres) qui sont très populaires auprès du grand public. Gisela Enders a mis cette philosophie de vie en pratique : elle est coach et écrivain.

www.yvesmichel.org

EAN 9782364291300

Économie

16 €



9 782364 291300